

## Hattin : les conquêtes de Saladin

Jean Richard

dans *Les collections de l'histoire – le temps des croisades - février - avril 1999 -*

Le 4 juillet 1187, au cours de la bataille de Hattin, les armées franques subissent l'une de leurs plus graves défaites, bientôt suivie par la capitulation de nombreuses places fortes et par la perte de Jérusalem. A l'origine de cette déroute, Saladin : un exceptionnel chef de guerre dans lequel les Occidentaux, fascinés, reconnaissent un adversaire à leur mesure.

Depuis quatre-vingt-dix ans, les Francs\* avaient pris pied en Orient. En 1187, des quatre États qu'ils avaient fondés, un seul, le comté d'Édesse, avait disparu. Principauté d'Antioche, comté de Tripoli et royaume de Jérusalem étaient alors gouvernés respectivement par Bohémond III d'Antioche, Raymond III de Tripoli et Guy de Lusignan. Guy était un nouveau venu, qui devait à l'amour de Sibylle, fille du roi Amaury, d'avoir accédé au trône de Jérusalem. Cette élévation avait suscité la rancœur de tout un clan de barons qui avaient pris parti pour Raymond III de Tripoli, cousin de la reine, lequel avait été régent du royaume jusqu'à l'avènement de Guy. Le dissentiment était assez profond pour que l'on craigne une guerre civile.

Or, si pendant longtemps les Francs avaient eu en face d'eux des États musulmans divisés par des querelles de toutes sortes, depuis 1183, un aventurier d'origine kurde, Salâh ad-Dîn Yûsûf, que les Francs appelaient Saladin, avait achevé l'unification de tous les territoires qui bordaient les possessions latines, ayant réuni Alep au Caire et à Damas.

Une trêve avait été conclue en 1184 entre Saladin et les Francs. Elle fut rompue, dans l'hiver 1186-1187, lorsque le prince Renaud de Châtillon, seigneur de la terre d'outre-Jourdain,

enleva une caravane fortement escortée qui transitait à travers ses domaines, allant d'Égypte en Syrie. On crut même un moment que la sœur de Saladin figurait parmi les captifs. Le sultan\* réclama la restitution du butin et des prisonniers. Devant le refus du prince franc, il convoqua son armée, les contingents des princes, ses clients, et les « volontaires » de la guerre sainte\* *jihad\**, et rassembla ses troupes à Ashtara, en Transjordanie, face au lac de Tibériade.

Pour faire face à cette menace, le roi Guy de Lusignan devait d'abord se réconcilier avec son principal vassal, le comte Raymond III de Tripoli : ce dernier, se croyant menacé d'une intervention royale, avait conclu une alliance avec Saladin et s'était enfermé dans la principauté de Tibériade. Mais, à la fin du mois de mai, le maître du Temple\*, Girard de Ridefort, lança une expédition qui fut anéantie par les musulmans. Raymond, atterré, dénonça son accord avec Saladin et rejoignit l'armée royale.

Le roi avait réuni ses troupes à Saphorie, non loin de Naplouse. Elles comprenaient peut-être 1 500 chevaliers\*, autant de turcoples\*, cavaliers armés à la turque, et un nombre important de sergents\* à pied, fournis par les villes, les Églises, les pèlerins\* de passage, les marins italiens en relâche. Le nombre des combattants avoisinait 15 000 à 18 000 hommes, auxquels Saladin opposait 12 000 cavaliers et à peu près autant d'auxiliaires et d'irréguliers. Son armée était donc un peu plus nombreuse, sans que la supériorité numérique fût écrasante. Il est bien entendu impossible de se fier aux chiffres fantaisistes donnés par les contemporains, des Damasquins allant jusqu'à évoquer les 23 000, 32 000, 63 000 hommes de l'armée franque...

Après avoir harcelé l'armée du roi Guy, Saladin se porta brusquement sur Tibériade, enleva la ville basse et entreprit le siège de la citadelle où

se trouvait l'épouse de Raymond III. Le roi réunit un conseil de guerre. Le comte de Tripoli croyait la rencontre entre les deux armées inévitable, mais il optait pour livrer bataille à proximité des grandes places fortes de la côte, refuge assuré en cas d'échec. Girard de Ridefort l'accusa de couardise, tandis que les chevaliers, apprenant l'attaque de Tibériade, s'exclamaient : « *Allons secourir les dames et les damoiselles de Tibériade !* » L'armée se porta donc en avant et campa à la Fontaine du Cresson, gros point d'eau de la région de Nazareth. Après de vifs débats, et malgré l'opposition de Raymond III, le roi donna, à l'aube du 3 juillet 1187, l'ordre de marcher sur la ville assiégée.

Saladin paraît avoir considéré avec joie cette décision, comme si son plan avait été d'attirer les Francs en rase campagne. Selon un de ses biographes, il se serait écrié : « *Ce que nous demandions est arrivé, ce que nous recherchions se trouve accompli, ce que nous voulions est venu. Allah soit loué !* » Et il ordonna à ses troupes de se porter à la rencontre des Francs.

Les avant-gardes se heurtèrent vers le milieu du jour. La colonne des Francs dut adopter une formation de combat, ce qui ralentit considérablement sa marche, harcelée qu'elle était par les archers ennemis. Quand la nuit s'approcha, il apparaissait qu'il faudrait encore une longue étape pour couvrir les douze à quinze kilomètres la séparant de Tibériade. Au lieu de poursuivre la marche, Raymond III proposa de se porter à quelques kilomètres au nord, pour passer la nuit auprès des sources du village de Hattin, seul point d'eau potable sur ce plateau aride. Mais les musulmans avaient devancé les Francs, qui durent camper, après une journée harassante, sans avoir la possibilité de boire ni d'abreuver leurs bêtes. De leur côté, les musulmans, sachant qu'ils avaient derrière eux le Jourdain et devant eux le territoire de l'ennemi, sentaient que « *Dieu seul pouvait les*

*sauver* ». Pour les uns comme pour les autres, la situation s'avérait très critique.

### « **Faites mentir le Diable !** »

On a attribué à Saladin des stratagèmes destinés à affoler encore plus les hommes et les chevaux assoiffés. Il aurait fait allumer des feux d'herbe, tandis que des colonnes de chameaux auraient apporté du lac de Tibériade des charges d'eau qu'on déversait dans de grands abreuvoirs, à la vue de l'ennemi. Celui-ci, néanmoins, ne désarmait pas. Et le roi ordonna finalement de passer à l'attaque. Raymond III prit le commandement de la première « bataille » unité de chevaliers. Le contingent ennemi qui lui était opposé, celui du neveu du sultan, Taqi ad-Din, se sachant incapable de tenir devant la charge des chevaliers, ouvrit ses rangs et laissa le comte s'engager dans la gorge étroite du wadi Arbel qui dévalait vers le lac. Après quoi, il se referma, coupant Raymond du reste de l'armée. Accablés de flèches, perdant beaucoup de monde, les survivants de la « bataille » du comte parvinrent au bord du lac de Tibériade. Les autres corps n'avaient pas pu les suivre.

Guy de Lusignan décida alors de faire dresser ses tentes sur la hauteur de Qurn Hattin « cornes de Hattin », position dominante d'où les chevaliers pourraient précipiter leurs charges avec l'espoir de bousculer la garde de Saladin. L'issue fut longtemps indécise, ce dont témoigne le propre fils de Saladin : « *C'était ma première bataille, et j'étais aux côtés de mon père. Quand le roi des Francs se retira sur la montagne, ses chevaliers firent une belle charge et repoussèrent les musulmans jusqu'à mon père. Je le regardai et je vis son désarroi, il pâlit, tira sa barbe et se jeta en avant, criant «Faites mentir le diable» ; alors, les musulmans se jetèrent sur l'ennemi, qui se retira sur la colline.*

« *Quand je les vis fuir et les musulmans les poursuivre, je m'écriai dans ma joie : «Nous les avons battus», mais les Francs chargèrent*

*à nouveau et repoussèrent à nouveau nos hommes jusque là où était mon père. A nouveau, il les lança en avant et ils repoussèrent l'ennemi jusqu'à la montagne. Je criai de nouveau : « Nous les avons mis en déroute. » Mais mon père se tourna vers moi et dit : « Reste tranquille. Nous ne les aurons pas battus tant que cette tente est encore debout. » A cet instant, la tente royale fut renversée. Alors le sultan descendit de cheval, se prosterna jusqu'à terre, remerciant Dieu avec des larmes de joie. »*

La victoire de Saladin était complète. En dehors de Raymond III et d'une poignée de barons ainsi que des chevaliers qui les accompagnaient, seuls quelques combattants s'échappèrent. Parmi eux, les deux chefs de l'arrière-garde, Balian d'Ibelin et Josselin d'Édesse, qui gagnèrent l'un Jérusalem, l'autre Acre. Il ne restait qu'à massacrer ou à lier les Francs et leurs auxiliaires qui avaient laissé tomber leurs armes. On décapita en masse vivants et morts : un Damasquin écrivit que *« tous les jours on voit arriver des têtes de chrétiens aussi nombreuses que des pastèques »*. Des troupeaux de captifs furent acheminés vers les marchés d'esclaves.

Saladin se fit amener les chefs capturés : le roi Guy, le maître du Temple, les barons survivants. Il les traita humainement, offrant à boire au roi. Mais Renaud de Châtillon fut exécuté. Saladin fit aussi massacrer systématiquement les templiers, les hospitaliers\* et les turcoples, considérés en masse comme des musulmans renégats.

Le royaume latin était désormais sans défense. Saladin se hâta de cueillir les fruits de ses victoires : l'armée musulmane se répandit sur toute la Samarie, raflant les habitants qui furent réduits en esclavage et vendus à vil prix. Les places de la frontière, bien approvisionnées et qui avaient gardé leurs garnisons, tinrent bon, certaines pendant plusieurs années ; les autres,

vides de défenseurs, se hâtèrent de capituler dès lors qu'on s'aperçut que le sultan, avide de gagner du temps, accordait volontiers aux Francs la vie sauve, la liberté et le droit d'emporter leurs biens, tout en les contraignant à évacuer les villes où ils s'étaient installés depuis près d'un siècle. Josselin d'Édesse ne crut pas pouvoir défendre Acre ; mais Tyr - où s'était jeté *in extremis* un nouveau venu, le marquis Conrad de Montferrat - refusa d'ouvrir ses portes.

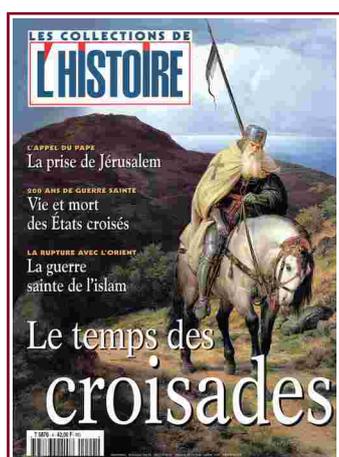
Saladin n'insista pas et préféra se porter sur Ascalon et sur Jérusalem, où Balian d'Ibelin sut assez bien organiser la défense : le sultan renonça à prendre la ville de vive force et accepta une capitulation le 2 octobre 1187 aux termes de laquelle les Francs purent racheter leur liberté. Toutefois, plusieurs milliers d'entre eux, incapables de payer, furent réduits en esclavage. Les croisés avaient perdu Jérusalem. Après quoi, Saladin remonta vers le nord, faisant tomber les unes après les autres les places fortes du comté de Tripoli et de la principauté d'Antioche, mais sans s'attarder aux lenteurs d'un siège : aussi Tripoli, Tortose, le Crac\* des chevaliers et plusieurs places lui échappèrent.

Cette campagne spectaculaire plus de cinquante forteresses furent occupées en un peu plus d'un an présentait des faiblesses. Pressé de prendre Jérusalem, Saladin avait laissé Tyr devenir un réduit inexpugnable. Les Francs évacués des places de l'intérieur se concentraient dans les châteaux épargnés. Les captifs libérés contre rançon reprenaient la lutte : le roi Guy n'hésita pas à se porter devant Acre à la tête d'une minuscule armée et à entamer le siège de la ville. Ainsi, contrairement aux vues du sultan, la Terre sainte réduite à quelques places allait offrir les bases indispensables aux croisés qui commencèrent à affluer dès 1188 dans le cadre de la troisième croisade\* et qui allaient entamer une reconquête partielle du royaume latin. La chute des dernières forteresses du littoral ne

devait intervenir qu'un siècle après Hattin, en 1291.

La défaite n'en avait pas moins été retentissante. Et pas seulement en Occident : nous possédons une complainte en langue syriaque, rédigée en Mésopotamie, qui atteste l'émoi que ressentirent les chrétientés orientales à la nouvelle de la bataille de Hattin et de la chute de Jérusalem. Il fallait expliquer un tel désastre. Tout le monde s'accorda à admettre qu'il était l'effet de la colère divine, suscitée par les péchés des chrétiens. Aussi, le pape se hâta-t-il d'ordonner une pénitence générale, et le succès rencontré par la prédication de la troisième croisade atteste que la conscience des Occidentaux avait été très sensible à cette explication.

Toutefois, très peu de temps après la défaite, on commença à rechercher d'autres responsabilités. Durant les dix ans qui avaient précédé Hattin, le royaume latin avait été déchiré par les querelles. Malgré la réconciliation de juin 1187, les partis restaient prêts à s'affronter. Parmi les Latins de Terre sainte, beaucoup incriminaient Guy de Lusignan et son entourage ; d'autres, Raymond III, accusé de trahison.



Reste qu'aujourd'hui les historiens ont scruté la conduite des protagonistes Raymond III, Guy, Josselin d'Édesse sans qu'on ait trouvé d'indice

concluant à la trahison des uns ou des autres. En revanche, il semble certain que la défaite fut en partie la conséquence de l'affaiblissement de l'autorité royale, battue en brèche par la constitution des grands lignages, mais aussi du désintérêt relatif que lui témoignait l'Occident. Sous les coups portés par les musulmans depuis le milieu du XIIe siècle, les Latins d'Orient avaient subi de lourdes pertes et multiplié les appels au secours. Et à plus d'une reprise on avait frisé la catastrophe. Une accumulation de fautes de tactique avait ainsi pu suffire à provoquer l'écroulement de tout l'édifice du royaume latin, déjà miné par ses faiblesses, et avant tout par l'insuffisance d'une immigration qui ne lui permettait pas de réparer ses pertes.

Mais les circonstances extérieures, elles aussi, avaient changé. Le royaume de Jérusalem avait pu se constituer à la faveur de l'émiettement de la Syrie musulmane entre plusieurs dominations. Il avait survécu à l'unification de la Syrie et à son union avec l'Égypte grâce à l'alliance avec Byzance. Or, après l'extinction de la dynastie des Comnène en 1185, l'Empire byzantin était devenu hostile : Isaac II l'Ange aurait conclu une alliance avec Saladin en vue du partage des colonies latines. Et Saladin sut donner une solidité nouvelle à l'ensemble des terres musulmanes voisines des États latins.

### L'image idéalisée du sultan

Si l'on en croit les biographes du sultan et ceux qui écrivaient en son nom, l'écrasement des infidèles\* était le but unique de sa vie. Il ne cessa d'invoquer les nécessités du  *jihad*  pour justifier ses conquêtes. Or, quand il annonça sa victoire au calife\* abbasside de Bagdad, son émissaire fut reçu fraîchement : on l'accusait de se couvrir du nom du lieutenant du Prophète pour constituer son propre empire. La victoire sur les Francs intervenait après plus de quinze années consacrées à des luttes contre les princes musulmans autant que contre les Latins... Ainsi, la figure du «  *plus pur héros de*

*l'islam* » se trouvait-elle ternie parmi les musulmans eux-mêmes. Mais il est sans doute vain de scruter la sincérité du vainqueur de Hattin. Saladin n'a pas séparé la réalisation de ses ambitions politiques de la mission dont il se considérait investi sur le plan religieux. L'empire dont il fut le fondateur n'était-il pas un élément de la construction de l'État musulman idéal ? Cet empire, d'ailleurs, allait se fractionner après la mort de son premier maître.

Assez curieusement, c'est chez ses adversaires chrétiens que la figure de Saladin a pris le plus de grandeur. La générosité calculée dont il fit preuve à l'égard des populations franques, les gestes chevaleresques qu'il sut prodiguer, notamment dans sa lutte avec Richard Coeur de Lion, firent oublier les massacres de sang-froid qu'il avait ordonnés après la capture des marins de Renaud de Châtillon, en 1183, ou après la bataille de Harim, en 1178, et qu'il renouvela après Hattin. Il apparut désormais comme l'adversaire généreux par excellence. L' *Estoire d'Outremer* , histoire romancée de la Terre sainte écrite au XIIIe siècle, commence à exalter l'image du sultan. Le *Second Cycle de la croisade* fait de lui son véritable héros. On y apprend que Saladin est le petit-fils d'un comte de Ponthieu par sa mère, une captive devenue l'épouse d'un sultan, qu'il épargne les captifs qui sont de sa parenté et va courir les aventures en Occident en leur compagnie. Et que, au moment de mourir, il se fait chrétien...

Ainsi, ce que l'épopée du Moyen Age tardif devait retenir de la bataille de Hattin, ce fut avant tout l'image du sultan idéalisé dont de grandes familles les Montmorillon, les Anglure tinrent à donner le nom à leur fils, alors même qu'il était presque oublié en terre d'islam.